

LE PROBLÈME FONDAMENTAL DE LA SOCIOLOGIE

PAR

BORIS KAHANOFF

I.

La société moderne vit sous le signe d'une double passion : la lutte contre les inégalités sociales, et la lutte contre la guerre.

Tout laisse à croire que ces deux objectifs, portés sur toutes les lèvres, seront un jour non lointain consacrés par une reconnaissance universelle, et il n'y aura alors plus d'obstacles légaux à la réalisation de nos rêves pour une vie pacifique et juste. Ceci n'arrivera naturellement qu'à la suite d'un long processus dont cependant les débuts sont déjà dépassés. La perspective semble réconfortante, presque idyllique.

Il suffit néanmoins de scruter ce bienheureux avenir, dont l'image est gravée dans nos esprits depuis des siècles, pour éprouver une véritable angoisse. Nous nous apercevons que nous avons simplement *oublié de combler le vide* engendré par la disparition des guerres entre hommes.

Une fois l'analyse amorcée, nous la poussons plus loin. Nous ne tardons pas de parvenir au bord du gouffre — *de la terre surpeuplée* — où nos plus beaux rêves vont être fatalement engloutis.

On a la sensation comme si la Nature, après avoir reculé devant l'homme pas à pas dès l'aube de la civilisation, a dévoilé son horrible face et s'est soudainement redressée pour prendre enfin sa revanche. Comme si le divin Ahriman, après sa lente et longue ascension, va être brusquement rerrassé par Ormuzd, sans espoir de se jamais remettre debout.

II.

Le mal a été découvert depuis longtemps. Il y a un siècle et demi que Th. Malthus l'a entrevu et violemment dénoncé. Il a même essayé de le préciser en lui donnant une expression mathématique: "les vivres croissent en progression arithmétique, tandis que la population croît en progression géométrique", ce que nous pouvons représenter graphiquement par une spirale logarithmique. Quoique cette formule soit grossièrement erronée, elle reflète néanmoins le *sens réel* de l'évolution démographique. Il est incontestable que, d'une manière générale, l'accroissement de la population, virtuellement illimité, devance celui des richesses.

Ce sont les graves perturbations économiques de la fin du XVIII^e siècle qui ont dû inspirer Malthus dans sa géniale vision. Mais le même malaise lui a aussi inculqué toute sa conception de la détresse sociale. Désarmé devant la redoutable force du machinisme brusquement surgi et ses ravages parmi les travailleurs, Malthus fut hanté par la sensation de l'impuissance humaine. Dans son fameux "Essay of the principle of population" paru en 1798, un des plus tristes ouvrages conçus par l'homme, nous ne trouvons aucun élan d'audace, aucune tentative d'opposer la volonté humaine à l'ordre naturel des choses. Sa soumission à ce dernier est sans réserves, et tous ses efforts ne visent qu'à l'accomodement de l'homme à l'état existant et inéluctable.

La reproduction de notre espèce est excessive, affirme Malthus, et ce sont la misère, la maladie, le vice et la guerre qui maintiennent l'équilibre entre la population et ses ressources. L'équilibre d'ailleurs à l'extrême limite des privations et de l'endurance humaines. Malthus ne nourrit aucun espoir que les "régulateurs" de ce douloureux équilibre puissent jamais disparaître.

Il préconise pourtant certains remèdes pour *atténuer* la fatalité. Le principal de ces remèdes consiste dans la continence des classes pauvres auxquelles Malthus prédit une reproduction ralentie, tandis qu'une reproduction plus vigoureuse était naturellement réservée aux classes riches.

Actuellement, à la lumière d'une expérience plus que séculaire, nous savons que les *pronostics* de Malthus se sont avérés faux. Contrairement à sa prédiction c'est précisément dans les classes pauvres que les mariages et les naissances sont les plus fréquents. Ce qui a permis à Sutherland d'écrire "Privation tends to an increase of births, where-

as wealth and comfort have the opposite effect" ("Birth control", 1922, p. 69). Contrairement à son autre pronostic, le XIX^e siècle a connu un accroissement immense des populations, grâce à des progrès techniques sur une échelle insoupçonnée, ainsi qu'à la mise en valeur de vastes territoires auparavant incultes.

Les erreurs dans les prévisions immédiates de Malthus l'ont fait presque oublier dans la seconde moitié du XIX^e siècle, et ce n'est qu'au cours des toutes dernières décades que les économistes se sont tournés de nouveau vers l'auteur de l'"Essay" dont le diagnostic demeure aussi intact qu'angoissant.

Même plus. Le problème du surpeuplement commence à préoccuper sérieusement les hommes d'état. On se rend compte que ce *problème fondamental de la sociologie* touche non seulement à l'avenir lointain mais aussi à notre avenir immédiat. Les historiens se sont déjà aperçus depuis longtemps du rôle décisif que le facteur démographique jouait souvent dans le passé. On peut affirmer que ce facteur était prédominant dans toutes les grandes invasions historiques, dirigées principalement de l'Est vers l'Ouest jusqu'à l'invasion Arabe au VII^e siècle, de même que dans les invasions postérieures dirigées souvent dans le sens inverse jusqu'à la toute récente invasion Hitlerienne. Cette prédominance va s'accroître encore davantage, et *toute conception sociale qui n'en tient pas compte ne fait que bâtir sur du sable mouvant.*

III.

Il y a d'éternels optimistes qui croient et s'efforcent de prouver aux autres que le problème du surpeuplement ne comporte en réalité aucun danger, et qu'il trouvera sa solution *tout naturellement* c'est-à-dire sans l'intervention rationnelle de l'homme. Passons sommairement en revue leurs principaux arguments.

a) Les richesses mises à la disposition de l'homme sont pratiquement *inépuisables*, et elles suffiront toujours quel que soit le nombre d'habitants sur le globe. Jusqu'à un certain point cet argument est fort soutenable, notamment, tant qu'il s'agit des ressources en matières inorganiques et surtout en énergie. Dans ce dernier domaine, malgré l'épuisement rapide de nos réserves en charbon et en pétrole, les espoirs les plus audacieux sont permis grâce aux progrès vertigineux de la physique nucléaire. Mais pour évaluer la capacité d'absorption du globe au point de vue population il faut adopter un barème tout

autre, à savoir, les *ressources en vivres* qui sont essentiellement — au moins jusqu'à présent — d'origine végétale et animale, c'est-à-dire, des produits de la terre. Or, ces ressources sont loin d'être intarissables. On les a même évaluées. On compte généralement que le taux minimum de terre arable nécessaire pour assurer une existence décente ne doit pas être inférieur à 1 hectare par habitant. Or, déjà à l'heure actuelle le monde n'en possède que la moitié, l'Europe surpeuplée le tiers, et l'Angleterre un peu plus de 1/10 d'hectare. Pourvu que toutes les terres arables soient mises en valeur, les plus optimistes considèrent que le globe pourra nourrir jusqu'à 8 milliards d'habitants, tandis que les sceptiques l'évaluent à 3 milliards à peine. Et cela sans considérer l'épuisement graduel du sol qui pose des problèmes autrement graves devant l'humanité. Comme nous allons le voir dans la suite, même d'après les prévisions les plus optimistes et pourvu que le monde ne soit pas frappé entretemps par des calamités devastatrices, il suffirait *moins de 2 siècles pour saturer le globe*. Et après ?

b) Le progrès social entraîne une *baisse de la natalité*. Et l'on admet l'hypothèse bien précaire que le danger d'un surpeuplement serait enrayé par un accroissement atténué ou même par un décroissement du nombre des naissances. Il est vrai que cet argument s'appuie sur de nombreuses statistiques, dont celles relatives au mouvement démographique de la France en fournissent l'exemple le plus expressif.

Il serait pourtant téméraire de généraliser le phénomène. Le même progrès social réduit simultanément aussi la mortalité, et le taux d'accroissement absolu de la population ne varie pas toujours dans le sens unique présumé d'une baisse inéluctable. Ainsi, la population du Japon a plus que doublé en 1867-1940, celle de l'Allemagne a augmenté de 180 % en 1840-1939, la population des E.U.A. a triplé en 1870-1940, de même que celle de l'Égypte en 1882-1947. Le dernier chiffre correspond à un taux d'accroissement assez élevé de 1,7 % par an.

Mais il existe encore une considération majeure qui rend nul l'argument évoqué, et dissipe totalement son optimisme béat. C'est que les statistiques disponibles se rapportent toutes à des sociétés dont la structure est en train de subir des réformes radicales dans le but de juguler le chômage, la misère et la crainte de l'avenir. Or, dans cette étude nous ne considérons que la société renouée, déjà libérée de ces maux. Si nous tenons compte de l'effet restrictif évident de ces derniers sur le nombre des mariages et des naissances — ce qui est partielle-

ment aussi prouvé par les écarts dans les variations démographiques rurale et urbaine — nous devons admettre que le taux d'accroissement de la population dans la société future sera non seulement maintenu, mais très probablement même monté en flèche.

c) Le troisième argument est difficile à résumer. Il provient d'une foi mystique en la Nature et ses bienfaits (A. Sauvy, "Population" 1947, IV-VI, p. 241). On croit vaguement qu'une solution *naturelle* et satisfaisante au troublant problème surgira nécessairement et spontanément. Sans toutefois préciser quelle serait ou pourrait être cette solution miraculeuse.

Or, il n'y a rien de plus erroné que cette croyance béate. Il est vrai que souvent la Nature est bienfaisante, mais il est aussi vrai que souvent elle est cruelle. Son attribut réellement inaltérable c'est l'insensibilité absolue.

Dans une autre étude "Le libre arbitre comme facteur physique" nous avons relevé l'antinomie entre l'homme et la Nature. Si nous mesurons la perfection de cette dernière par le degré de sa conformité à l'idéal humain, nous devons reconnaître que la Nature est bien imparfaite. Nous y avons également relevé que l'homme muni de sa double arme: la volonté et l'intelligence, livre un éternel combat à l'ordre naturel des choses pour le modifier et le parfaire, et ce combat constitue le sens même de l'existence et de l'évolution humaine.

Dans le problème du surpeuplement comme dans tant d'autres problèmes sociaux nous devons substituer le règne de la raison au règne de la fatalité.

d) On ne saurait guère passer sous silence le quatrième argument contre le danger du surpeuplement. Il est aussi simple qu'irréfutables. Au fond il ne conteste pas le danger, mais il ne le combat pas non plus; il l'accepte. Il présume notre résignation devant la fatalité de l'évolution naturelle et de tout ce qu'elle implique — la guerre, la guerre à outrance entre individus, groupes, peuples. "Ce qui a été, c'est ce qui sera". De tout temps l'équilibre démographique était maintenu grâce aux trois fléaux-régulateurs: la guerre, la famine, la maladie. La même chose se produira aussi à l'avenir.

Cette conception amène les uns à un profond pessimisme (Malthus), les autres à la barbarie (Hitler). Quant à nous, nous sommes bien loin des uns et des autres, car c'est précisément le principe diamétralement opposé qui nous a guidé dans cette étude.

IV.

Il y a des rapports imaginaires dont l'analyse s'avère d'une grande utilité pratique. Comme exemple, citons les "nombres imaginaires" dont la théorie nous a amené à tant de merveilleuses applications physiques.

De même, nous croyons utile, pour nous mieux rendre compte de l'ampleur du problème, de dresser un tableau "imaginaire" (car irréalisable) du mouvement démographique *naturel* dans une société rénovée, c'est-à-dire, pacifique et prospère.

Donnons-nous un "Taux d'accroissement annuel" aussi réduit que l'expérience et les plus favorables prévisions le permettent. Nous savons que le Taux d'accroissement actuel de la population mondiale est environ de 0,8% par an. Si en outre nous tenons compte du bien-être présumé par définition dans la société future, nous ferons montre d'un optimisme excessif en assumant le Taux recherché égal à 1%. Le véritable Taux serait probablement de loin supérieur. Dressons maintenant le "Tableau de multiplication de la population" dans 100, 200, 300, 500, 1000, 2000, 3000 ans en assumant le Taux d'accroissement annuel re. égal à 1%, 0,5%, 0,2%.

TABLEAU DE MULTIPLICATION DE LA POPULATION

Multiplication de la population dans	Taux d'accroissement annuel		
	1%	0.5%	0.2%
100 ans	2.6 fois	1.65 fois	1.20 fois
200 »	7.25	2.75	1.45
300 »	19.5	4.50	1.75
500 »	140	12.50	2.50
1000 »	20000	158	6.30
2000 »	400 millions	25000	40
3000 »	8000 milliards	4 millions	251

On voit que, p.e., dans 1000 ans la population croissant au Taux annuel de 1% augmentera 20.000 fois. C'est-à-dire, que le globe comptera alors pas moins de 40.000 milliards d'habitants, ou 300.000 habitants par kilomètre carré, y compris déserts et forêts. Au Taux réduit de 0,5% la population du globe atteindra le même niveau en moins

de 2.000 ans. Si nous assumons le Taux égal à 2 %, ce niveau sera atteint dans 500 ans.

Il est évident que longtemps avant d'aboutir à ces chiffres terribles, les hommes s'entregorgeront dans des luttes à mort. L'équilibre fatal prévu par Malthus sera rétabli, mais à quel prix ? Très probablement les populations arriérées en écrasante majorité numérique domineront les populations avancées. Une décadence de notre civilisation doublée d'une dégénérescence de l'espèce humaine s'ensuivront. Nos beaux rêves d'une humanité heureuse et pacifique s'évanouiront, de même que la lutte pour la maîtrise du monde par l'intelligence, lutte amorcée déjà par Prométhée. Et l'édifice social si péniblement érigé par l'homme croulera irrémédiablement. Et si de nouvelles tentatives de rénovation sont faites, elles sombreront dans le même gouffre. Rocher de Sysiphe.

Or, quelques siècles, même un ou deux millénaires ne sont pas très longs. Les politiciens ne considèrent que leurs contemporains, ou au plus une à deux générations à venir. Nous croyons cependant que l'humanité a un pressant besoin des hommes dont le champ de vision s'étend beaucoup plus loin. Il y a plus de 25 siècles les Prophètes d'Israël ont annoncé au monde des vérités qui résonnent toujours dans nos oreilles et demeurent fraîches encore aujourd'hui. De même notre pensée doit s'étendre sur un long avenir, et notre conception de la société à édifier doit comporter des garanties d'une viabilité durable. Or, ces garanties font totalement défaut dans toutes nos conceptions sociales modernes.

V.

Nous avons dressé le dernier "Tableau" manipulant avec des siècles et millénaires uniquement pour grossir la vision du mal. Mais en réalité celui-ci existe déjà. Il existe même depuis longtemps, comme nous venons de le relever. Le mal est à la porte des pays même les plus riches en réserves terriennes, comme la Russie et le Brésil. Il a déjà pénétré à l'intérieur des maisons aux Indes, en Chine, au Japon, et — ce qui nous intéresse particulièrement — en Egypte, cette vieille terre au ciel limpide et sol généreux.

Dans une remarquable étude ("Demographic studies", 1944/IV) M.W. Cleland évalue la "capacité démographique" de l'Egypte à 12 millions d'habitants, et cela à condition de la mise en valeur de toutes

ses terres arables dont le total s'élève à quelques 30.000 kilomètres carrés. Or, déjà à l'heure actuelle l'Égypte compte 20 millions d'habitants environ, soit presque 700 habitants par 1 kilomètre carré, ce qui dépasse manifestement la limite de sa sécurité économique. Il est vrai que la récente industrialisation de l'Égypte a permis de résorber des centaines de milliers de travailleurs, et que les grands projets en cours d'exécution ou sous étude — particulièrement celui de la station hydro-électrique d'Assouan — permettent des progrès encore plus étendus dans ce domaine. Ceci va certainement *atténuer* la crise du surpeuplement, sans toutefois y remédier.

Dans son étude précitée M. Cleland fait plusieurs recommandations judicieuses, dont la plupart sont applicables aussi ailleurs. Une de ces recommandations qui nous semble particulièrement heureuse consiste dans l'émigration du trop-plein de la population égyptienne vers le Soudan, dont les richesses terriennes sont immenses.

Cependant aussi ingénieux que soient les remèdes suggérés et — osons le dire — même les remèdes qu'on puisse encore concevoir, aucun d'eux ni leur ensemble ne suffisent pour enrayer le terrible mal menaçant notre espèce, comme il ressort clairement du "Tableau de multiplication de la population". Aucun, à l'exception toutefois d'un *seul et unique remède*, aussi radical qu'efficace: c'est le Contrôle des naissances (Birth Control).

Bien entendu, un contrôle joint à tous les autres moyens, coercitifs et non-coercitifs, pour atténuer le surpeuplement. Bien entendu, un contrôle des naissances humanisé dans toute la mesure possible. Mais un contrôle tout de même.

L'équilibre entre la population et ses ressources ne serait plus laissé au jeu cruel de la nature, mais tout au contraire serait maintenu et réglé "à volonté" par la société elle-même, grâce au dispositif du contrôle fonctionnant *en dernier ressort* et sur des bases les plus rationnelles.

Il est à présumer qu'une de ces bases sera la préférence accentuée de la méthode "préventive" à la méthode d'avortement. En principe "aucun enfant ne doit naître qu'après avoir été désiré", écrit A. Sauvy. Au reste, la réalisation pratique du contrôle des naissances dans tous ses détails et variantes régionales n'est en somme qu'un problème technique, et dès lors, quelles que soient les difficultés anticipées rien ne permet de douter que l'ingéniosité humaine en triomphe.

Beaucoup plus graves sont les inconvénients au point de vue moral. En effet, la perspective d'un contrôle des naissances inspire une profonde répugnance. C'est une nouvelle et très grave atteinte à la liberté individuelle. D'autant plus douloureuse qu'elle s'étend à un domaine de notre vie qui était toujours considéré comme sacré et jamais violé.

Hélas. L'imminence de cette nouvelle irruption de la "société" dans notre vie la plus intime semble inexorable, et notre espèce ne saura que s'y résigner pour survivre. Comme elle s'est résignée dans le passé au contrôle des mariages et à tant d'autres restrictions⁽¹⁾.

VI.

En 1863 J. St. Mill a défini le but et la règle de la politique sociale comme "la contribution au plus grand bonheur du plus grand nombre d'individus". Cette formule classique de la philosophie utilitariste, aussi discutable qu'elle soit, doit être encore complétée — pour obtenir son véritable sens — par les termes "présents et futurs".

En effet, notre éthique ne vaudrait pas beaucoup si elle visait uniquement le bien-être de la génération présente. Le fond de notre conscience nous dicte au contraire une éthique s'étendant à l'ensemble de l'humanité dans son éternelle évolution, tant à la génération présente qu'aux générations à venir.

C'est dans cet esprit que nous venons d'effleurer — en termes les plus généraux — le problème du surpeuplement qui comporte un terrible danger à l'avenir de tous les peuples, en premier lieu de ceux qui sont déjà touchés par le mal, dont l'Égypte.

Un cri d'alarme doit être jeté dans le monde. Nul, surtout aucun homme d'état responsable ne doit plus se dérober à l'examen douloureux de ce que nous nommons le *problème fondamental de la sociologie*. Afin d'y conformer toute notre activité publique. Sur le plan national d'abord, sur un plan plus vaste ensuite.

Nous résumons.

1.—L'existence de notre espèce était et demeurera éternellement basée sur la lutte de l'homme pour la vie (struggle for life) contre des

(1) Notons en passant la concordance de ce qui précède avec l'étude déjà citée "Le libre arbitre comme phénomène physique" où nous avons relevé le *double sens* dans l'évolution de la liberté individuelle : ascendant en face de la nature, et décroissant au sein de la société.

forces hostiles à lui: la nature, et — au-moins jusqu'à présent — la société. Un *équilibre dynamique* s'établit automatiquement entre le volume des vivres et le nombre de la population. Le premier est conditionné par les progrès techniques. Le second est conditionné par une force positive — l'hygiène, et deux redoutables forces destructrices — la guerre et l'injustice sociale.

2.—L'évolution naturelle précitée a été profondément *dérégulée* par l'ascension spirituelle de l'homme. L'humanité vit et va vivre de plus en plus sous le signe d'une intense civilisation, ou notre *intelligence créatrice* collective, dans l'affirmation croissante de sa domination de la matière et de sa souveraineté sur l'insensible nature, défie cette dernière et s'efforce de *modifier l'ordre naturel* des choses. Notamment, en déracinant les causes majeures des luttes entre hommes et en éliminant par voie de conséquence la guerre et l'injustice sociale. Or la suppression, ou même le relâchement de ces deux freins amènerait forcément un accroissement de la population dépassant de plus en plus celui de nos richesses. Ainsi un *déséquilibre* entre les ressources en vivres et le surpeuplement deviendrait inéluctable .

3.—*Ce déséquilibre serait fatal.* La justice sociale la plus solidement édifiée serait violée, et la guerre — sur les plans individuel, collectif et surtout national — reprendrait. Aucune barrière ne saurait alors arrêter les invasions des riches par les pauvres, des faibles par les vigoureux. *Tous les efforts de l'homme sur le chemin du progrès s'avèreraient vains.* Et tant que le problème du surpeuplement n'aura pas trouvé sa solution rationnelle, *aucune conception sociale* ne saurait nous épargner la plus cruelle déception et la faillite.

4.—L'humanité ne possède qu'une seule issue de cette impasse tragique: substituer aux régulateurs démographiques éventuellement éliminés — la guerre et l'injustice sociale — des régulateurs nouveaux compatibles avec notre concept du progrès. Il y en a plusieurs, mais un seul parmi eux serait réellement efficace pour enrayer le surpeuplement et l'écroulement de notre civilisation : c'est le *contrôle des naissances*, tant sur le plan national que sur le plan international.

BORIS KAHANOFF.